

L'épreuve de l'hôte

Simon Harel, *Le Voleur de parcours : Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, collection « L'univers des discours », 1989, 309 pages

Francine Gagnon

Volume 32, Number 3 (189), June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, F. (1990). Review of [L'épreuve de l'hôte / Simon Harel, *Le Voleur de parcours : Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, collection « L'univers des discours », 1989, 309 pages]. *Liberté*, 32(3), 74–77.

ESSAI

FRANCINE GAGNON

L'ÉPREUVE DE L'HÔTE

Simon Harel, Le Voleur de parcours: Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine, Montréal, Le Préambule, collection «L'univers des discours», 1989, 309 pages.

L'Autre, la différence, le pluriel suggèrent d'emblée l'idée noble de la tolérance. Le même, l'identité, l'enclave semblent par contre destinés à rejoindre la poubelle de l'histoire.

Simon Harel s'est penché sur la perception qui émane de la littérature québécoise contemporaine quant à la présence de l'étranger, comme si celui-ci détenait le pouvoir de nous révéler à nous-mêmes. Du fait d'une distance présumée objective, l'étranger, à l'instar de l'ethnologue, serait en mesure de démystifier les ghettos narcissiques, les imbroglis linguistiques, bref, de nous faire entrer dans l'orbe de l'histoire universelle. Le point de départ est une découpe qui favorise, à partir de la Révolution tranquille, le début des temps nouveaux, auquel cas la codification d'une aire multiculturelle viendrait agrandir ce qui était jadis de l'ordre du confinement, du terroir et des dévotions patriotiques. C'est pourquoi la transculture est en vogue, l'éloge du cosmopolitisme un leitmotiv et la postmodernité le bonheur que l'on se souhaite ici et maintenant.

Cet exposé sur l'union belliqueuse entre le même et l'autre me servira de préambule pour critiquer le point de

vue de Simon Harel, auteur du livre *Le Voleur de parcours*. On l'aura deviné, ce voleur de parcours n'est nul autre que l'étranger, celui par qui l'ouverture arrive, celui qui élargit l'horizon borné du peuple québécois, enfermé dans un trio sacré à la fois religieux, territorial et (non le moindre) linguistique.

Le périple de l'auteur commence sur la Main. Première station. Tout le monde débarque. D'entrée de jeu, l'espace sera cosmopolite. S'ensuit une analyse de la littérature partipriste où l'étranger est l'empêcheur de tourner en rond, le Master Mind, l'Anglais. Ici, on a droit à des interprétations psychanalytiques qui montrent que l'ennemi est en même temps à l'origine d'un processus d'idéalisation. Amour et haine quand tu nous tiens. Passons. L'argument se renforce dès l'instant où Harel fait intervenir l'espace urbain comme facteur déterminant dans la lutte entre l'est et l'ouest, entre décadence et raffinement. Vue sous cet angle, l'inscription toponymique (vitrines et latrines incluses) se veut productrice de balises dans une jungle urbaine qui se cherche des lieux communs. Harel propose alors une relecture étonnante de *La Nuit* de Jacques Ferron et ce, grâce à la fonction du passeur, en l'occurrence ici Alfredo Carone, lequel modifie la configuration duelle en initiant un passage entre la périphérie et le centre de la ville. On pressent d'ores et déjà que le tiers — l'étranger — a une vision plus nette de ce qui l'entoure puisque, être mobile par excellence, il est sans ancrage référentiel. Harel aborde ensuite la véritable mise en scène de l'Autre, «la figure hétérotopique», par le biais de la notion d'extra-territorialité. Exemples de cette mouvance hors des sentiers battus, *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, de même que *Une histoire américaine* de Jacques Godbout. Dans les deux cas, il s'agit de partir à la conquête de l'Amérique, via une dérive californienne. Deux personnages métissés (la Grande Sauterelle et Terounech) font leur entrée en tant qu'agents déstabilisateurs eu égard à la quête de l'origine,

nostalgie du *qui sommes-nous* que l'errance continentale n'arriverait pas à contenir, compte tenu des simulacres que cet espace déréalisé multiplie à l'envi. Conclusion: nous sommes tous des étrangers à nous-mêmes et l'identité n'est pas un rivage sur lequel on pourrait trouver le confort mais bien la différence. Sur cette évidence, point à redire. En revanche, au lieu de privilégier la métaphore spatiale en guise d'itinéraire, il y aurait un continent à découvrir depuis un axe temporel revisité, retravaillé, réinterprété¹.

Quand on relit les récits de voyage — l'expédition Franklin, Lewis-Clark, et avec Poulin, l'*Oregon Trail* — on s'aperçoit vite que l'homo quebecensis a des atomes voyageurs, hybrides et que loin de resserrer l'enclume, notre histoire est porteuse d'une ouverture à l'autre qui frôle souvent l'hospitalité chronique, au point où le mimétisme — ce répondant d'une identité fragile — finit par faire de chaque singleton le ventriloque d'un écho universel. C'est ainsi que les modes passent, les invités circulent, les parisianismes se disputent les usanismes et vice versa.

Que reste-t-il de nos engouements? Quand le mimétisme est retraduit à son corps défendant, des mythes sont réinventés. Témoins les escapades à la Will James et Jack Kerouac, jouant la scène trépidante du recommencement, Nouveau-Monde du reste à explorer de long en large, autre façon de dénouer l'énigme de sa propre image.

Pourtant, pour plusieurs épigones de Chateaubriand, nous aurions intérêt à rester inamovibles et à entretenir des propos élégiaques sur l'immensité mythique des grandes routes boréales. Lire à ce propos Jean Baudrillard, Kenneth White ou encore Bernard Clavel: «Vous allez me dire que

1. À cet égard, le livre de Dominique Garand, *La Griffes du polémique* (l'Hexagone, 1989), s'attaque à un débat récurrent — le conflit entre les régionalistes et les exotiques — pour constater à quel point chacun cherche à reproduire un modèle idéal in extenso. Un tracé est possible donc entre l'ici et l'ailleurs, au profit de la littérature.

le Canada n'est pas uniquement un tissu de cours d'eau, un éparpillement de lacs sur semis de résineux. Pas uniquement mais avant tout. Et si l'on se réfère aux seuls temps historiques, hier encore ce n'était rien d'autre.»²

Avec Harel, malgré un style flamboyant qui se laisse imprégner par le débordement spatial, on en reste au statisme des oppositions: autochtonie/cosmopolitisme, monologue/dialogue, identité/différence, isolationnisme/extraterritorialité, cristallisation/sédimentation, etc., là où un travelling dialectique aurait pu permettre de dépasser l'entreprise de récupération multiculturelle, ce régime de faveurs qui récompensent les divers stéréotypes, avec en prime une ombrelle à étamper sur la mosaïque folklorique, *re-made in Canada*. Si on se laisse tant méduser par l'Autre, cet étranger toujours-déjà fascinant, c'est que notre histoire nous est par trop étrangère. On ne peut rien réinventer de toutes pièces (pas même une postmodernité). Les traces pullulent. Les palimpsestes aussi. À nos marques.

2. Bernard Clavel, «Vieille Terre et Nouveau-Monde», *Guide bleu Canada*, Hachette, 1989, p. 61. Pour décoder le regard de l'autre, depuis la Conquête jusqu'en 1960, lire la précieuse anthologie de Robert Hébert: *L'Amérique française devant l'opinion étrangère*, l'Hexagone, 1989. Et pour préparer une réplique qui se joue des catégories dans lesquelles, par redondance exotique et/ou intérêt pragmatique, on a cru bon nous épingler.